

vrir les âmes, et vous ne doutez pas, chères lectrices, que vous en ayez une, et chacune trouve la sienne digne d'intérêt, n'est-ce pas? Et ne pensez-vous pas que si vous vous considérez les unes les autres avec bienveillance et attention vous ne feriez pas de très-jolies découvertes?

Je vous avoue que moi je la guette et je l'attends cette âme légère ou profonde, douce ou violente, tendre ou sévère, souple ou inflexible, je la vois passer dans un sourire, dans un rayonnement des yeux, dans un pli qui se fronce, dans une note de la voix qui se brise, dans une ombre qui passe sur la figure mobile, et je n'ai jamais eu le temps de m'ennuyer, ainsi occupée, même avec ceux que les autres trouvent assommants.

Ils sont insignifiants, m'assurez-vous? Voilà justement ce que je ne puis admettre sans aller y voir, peut-on être insignifiant quand on vit, qu'on pense, qu'on aime et qu'on souffre, et osez dire que vous avez déjà rencontré de véritables statues qui ne sentaient rien!

Il faut maintenant vous dire mon secret, c'est qu'à cette recherche des âmes, j'apporte mes petits moyens.

Mon grand plaisir c'est de deviner ce qui intéressera chacune de celles que je fais ainsi poser devant moi, et j'ai résolument mis de côté comme inutiles à mon enquête, les banalités sur la température, le prochain bal et les mariages en perspective.

Le moins de potins possibles, car en les discutant je ne vois que la mondaine et non la femme que je cherche.

Si mon flair m'a bien servie, si j'ai dit "la chose" qui éveille l'intérêt, il arrive que je suis moi-même intéressée parce que tout ce qui est humain me donne le désir de le pénétrer afin de le comprendre.

C'est un peu notre cœur qui se retrouve dans un cœur qui bat comme le sien.

Vous est-il arrivé d'aller au salon avec une âme inquiète, un peu angoissée et d'être rassérénée par la vue d'un doux visage souriant où le bonheur rayonne. Combien de fois vous avez été distraite par une causerie

animée et fine qui vous faisait oublier vos petits tracassés? Ou mieux encore, n'avez-vous pas déjà été apaisée et fortifiée par l'élévation et la bonté qui émanent de certaines âmes que vous vénerez?

Vous ne leur avez pas dit un mot de ce qui vous préoccupe et pourtant une intuition merveilleuse leur a fait dire la phrase qui s'enfonce dans l'esprit et qui y reste pour l'aider.

Pourquoi ne cherchiez-vous pas à être cette douce influence qui passe en faisant plaisir et en laissant un petit souvenir aimable?

Pensez-vous que si, quatre ou cinq fois dans une après-midi, vous avez semé un peu de joie vous avez perdu tout à fait votre temps?

Au fond, allez, quand nous nous désintéressons si bien des autres, c'est par orgueil, parce que nous nous croyons supérieurs à eux, ou par égoïsme, nous sentant incapables de sortir de notre cher moi.

Je ne vois rien là de bien admirable et personne ne me fera croire que c'est une preuve de supériorité.

Certes, je ne plaide pas ici pour la vie mondaine à outrance, et je considère que les visites et les relations mondaines doivent faire partie de nos devoirs et non constituer le fond de notre vie.

Mais j'affirme que les relations sociales étant nécessaires, il faut essayer de les rendre utiles et agréables en y apportant un peu de notre cœur qui nous empêchera de rester étrangère à ceux qui sont sur notre chemin.

Plus le moi se renferme et se replie, plus il se rapetisse, plus le "moi" s'ouvre et s'étend pour atteindre les autres, plus il s'agrandit pourvu qu'il soit animé d'une intention bienveillante et charitable.

Voilà du mien sérieux à propos de visites? Je ne crois pas. Beaucoup de femmes se plaignent amèrement de cette nécessité qu'elles rendent détestable par leur manière de l'envisager; elles trouveront peut-être dans mes réflexions de quoi les orienter autrement.

Notre Feuilleton

Nous commençons, avec ce numéro, la publication du roman "Au But", écrit par Marie Thiéry. Nous ne savons si cet auteur est beaucoup connu au Canada, mais nous pouvons assurer d'avance nos lectrices que rien n'est plus gracieux que son style, plus intéressant et plus honnête que ses romans.

C'est un délice de lire cet auteur, et nous sommes heureuse d'offrir cette ravissante primeur aux abonnés du "Journal de Françoise".

Mariage

Le mariage de Mademoiselle Louise Fréchette, fille cadette de M. Louis Fréchette, chevalier de la Légion d'honneur, avec M. Henri Béïque, avocat, fils de l'honorable sénateur F.-L. Béïque, a été célébré jeudi matin à 7½ heures, en la chapelle particulière de l'Archevêché.

M. Guillaume Couture présidait à l'orgue et rendit la marche nuptiale de Mendelssohn. Pendant la messe, M. Laurendeau chanta quelques soli. Sa Grandeur Mgr Bruchési donna la bénédiction nuptiale.

La mariée, accompagnée de son père, portait un costume — création parisienne — couleur beige-rosé, boléro brodé, avec toque d'hermine ornée d'un oiseau de paradis, étole et manchon d'hermine. Elle tenait un ravissant bouquet de roses blanches. L'hon. M. Béïque était le témoin de son fils.

Mme Fréchette portait une riche toilette noire en éolienne et Mlle Fréchette une délicieuse robe blanche.

Mme Béïque, indisposée, n'a pu assister à la cérémonie.

Immédiatement après la cérémonie, M. et Mme Henri Béïque sont partis pour New-York, en route pour les Antilles, la Jamaïque et l'Amérique du Sud.

La maison Mille-Fleurs, 1526, rue Sainte-Catherine se tient à la disposition des dames pour tous renseignements et prix concernant les cha-